

vache, suivant les lois de la métempsychose. Dans ce temps-là, au lieu de voir des vaches qui donnent à leur propriétaire la peine, chaque printemps, de les lever par la queue, tu verras des vaches qui seront le plus grand orgueil de leur possesseur. Au lieu de garder pour vous, pauvres vaches, qui êtes logées dans des bâtisses inhabitables, tout ce qu'il y a de mauvaise paille dans la grange, on s'ingéniera à trouver ce qu'il y a de mieux pour vous nourrir. Et en reconnaissance du bien que l'homme vous fera dans ce temps-là, vous serez pour lui la plus belle source de revenus possible."

" Dans ce temps-là l'homme s'ingéniera à faire donner à la terre les plus beaux produits pour vous nourrir. Ces brins de trèfle, que l'on rencontre par accident dans les pacages maigres où l'on vous tient tout l'été, seront remplacés par des prairies de trèfle ; car l'homme aura eu l'idée de recueillir la graine de cette plante et de la semer. Dans ce temps-là, les prairies seront aussi couvertes du plus beau mil, que l'on mettra en réserve ; et arrivera même un moment où, par des procédés inconnus aujourd'hui, mais découverts par des savants du temps, on s'appliquera à conserver du fourrage vert pour tout l'hiver."

" Après avoir tenu ce langage, il sembla au jeune homme que la vache changeait d'aspect et même de poil. Il aperçut au lieu de sa maigre carcasse, une vache élégante, à la peau souple, au poil luisant, et à l'apparence de santé. Et il se réveilla sur ce rêve."

La prédiction du génie tutélaire des vaches est en train de se réaliser ; les cultivateurs commencent,—oh ! ils ne font que commencer,— à comprendre qu'il faut renoncer à la routine et se mettre au courant des nouveaux systèmes.

L'exemple du Dannemark, si souvent cité, n'est-il pas concluant ?

Ce petit pays, grand comme un mouchoir de poche, ne s'enrichit-il pas avec ses beurres, alors que ses produits étaient presque inconnus sur le marché, il y a trente ans ?

* * * Après les vaches, un peu de crème.

Lili, malade, doit par ordonnance du médecin, manger beaucoup de crème, mais elle commence à s'en fatiguer et chaque jour il faut inventer quelque nouveau mensonge innocent, pour la décider à la prendre.

Un jour, c'est de la crème de vache toute blanche ; puis c'est de la crème qui vient de l'exposition, un autre jour encore, c'est de la crème de France, de la vraie crème de France . . .

Mais Lili, si convaincue qu'elle puisse être par l'éloquence de sa mère, n'en est pas moins fatiguée de cette excellente chose et ne voulant pas refuser péremptoirement, lui dit hier :

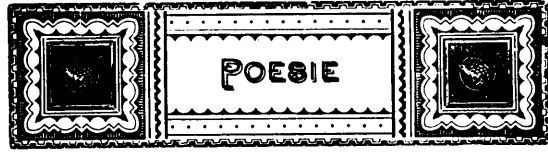
—Tiens, maman, c'est trop bon, je n'aime pas de si bonnes choses que ça !



ERRATUM

Pensée de Albert Ferland parue dans le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ. Au lieu de " C'est être bien savant que de connaître les larmes de l'intelligence humaine," lire : " C'est être bien savant que de connaître les bornes de l'intelligence humaine." —A. F.

A l'occasion des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste, deux Canadiens-français, bien connus à Montréal, ont formé une compagnie composée de nos artistes choisis, et donneront, à l'Empire, durant la semaine du 19 juin, le drame militaire de M. d'Ennery : " Une Cause célèbre," et dans la semaine du 26, un autre drame bien connu : " L'Enfant prodigue." Nous espérons que nos compatriotes se feront un devoir d'encourager ces messieurs dans les efforts qu'ils font pour doter Montréal d'un théâtre français.



MONTRÉAL ET QUÉBEC

Salut à toi, Champlain ! à toi, de Maisonneuve !
Illustres fondateurs des deux frères cités
Qui mirent dans nos flots leurs royales beautés.

LOUIS FRÉCHATTE.

" Montréal et Québec sont deux villes rivales,"
Clament sur tous les tons, comme une vérité,
Des âmes sans honneur, envieuses, vénales,
Qui prennent leurs désirs pour la réalité !

A croire ces oiseaux de malheureux augure,
Les fils de Maisonneuve et les fils de Champlain
Ne couvriraient déjà d'une solide armure
Pour s'arracher le cœur dans un combat prochain . . .

Oui, tels sont les désirs qui martèlent la tête
De nos fins ennemis. L'éclat de nos drapeaux,
Le spectacle imposant de notre belle fête
Et nos refrains joyeux troublent leur doux repos !

Ne pouvant mettre un frein à leur sot fanatisme,
Ils disent : " Divisons Québec et Montréal
" Où fleurissent les mœurs et le patriotisme
" D'un peuple valeureux, prolifique et frugal ;

" Puis, lorsque nous aurons allumé la discorde
" Et la guerre parmi ces sujets trop loyaux,
" Nous en accocherons quelques cents à la corde
" Qui servit autrefois à pendre leur héros . . ."

Le gibet ou l'exil ! Voilà les nobles armes
Dont ces preux chevaliers se servent contre nous !
Ils préudent d'abord—procédé plein de charme—
Par l'exil, ne voulant, certes, nous pendre tous . . .

Mais, pour notre bonheur, nous connaissons ces traîtres
Et saurons renverser leur sinistre projet
Soyons unis ! unis comme nos fiers ancêtres :
Nous pourrions défier l'exil et le gibet !

Ah ! nous ne sommes plus aux jours où notre presse
Sous la main du tyran expirait au cachot ;
Où notre belle langue offensait la noblesse
Du temps qui ne voulait s'exprimer qu'en argot . . .

La presse, de nos jours, parle avec assurance,
Et sa voix fait trembler les modernes Nérons ;
Notre suave langue a la prépondérance
A la chambre, au palais et dans tous les salons.

Comment ! après avoir subi tous les outrages,
Lutté pour obtenir nos grandes libertés,
Nous nous diviserions au gré de personnages
Qui voudraient devenir les rois de nos cités !

Non, non, fils de Champlain ! non, fils de Maisonneuve !
Au contraire, unissons nos talents et nos voix
Pour faire respecter sur les bords de ce fleuve
Nos institutions, notre langue et nos lois !

* *

Montréal, en ce jour, offre au monde un exemple
De vrai patriotisme et de fraternité ;
Sous la voûte des cieux et la voûte du temple,
Le peuple canadien s'affirme avec fierté.

Ce peuple ô Montréal ! t'accorde sa tendresse
Et couronne ton front de gloire, en ce beau jour !
Ta vieille sœur Québec tressaille d'allégresse
En te voyant l'objet de ce tribut d'amour !



Président de la société St-J.-Bte de Québec.

TROP TARD



Où de vous, amis lecteurs, n'a pas éprouvé quelques-uns de ces moments d'ennui, de ce trouble mal défini ou l'esprit désire quelque chose sans savoir ce qu'il veut ?

Hier donc, que j'étais dans cette disposition, je passais devant ma bibliothèque en y jetant un regard distrait, lorsque tout à coup je crus entendre une

voix . . . oh ! si faible ! . . . un soupir qui appelait au secours ! Je croyais m'être trompé et j'allais continuer, lorsque le même appel se fit entendre de nouveau, et cette fois la voix semblait sortir d'un tiroir de ma bibliothèque. Je l'ouvre . . .

—A moi ! au secours ! disait la petite voix d'un air lamentable.

—Où donc ? m'écriai-je.

—Ici, répétait la voix ; dans le second tiroir, à la page 26.

Vous comprenez que je ne fus pas lent à ouvrir le fameux cahier et y chercher la page indiquée . . . Vous pensez sans doute qu'une sorcière ou quelque bonne fée y avait établi son domicile, et que, s'y trouvant ensuite trop à l'étroit, elle m'avait appelé à son secours ? Ou peut-être vous imaginez-vous qu'un mien ami ventriloque y faisait parvenir ces gémissements affaiblis ? Ou bien encore qu'un phonographe caché y répétait un appel prononcé bien longtemps auparavant ? Point du tout, lecteur, vous n'y êtes pas . . . A la page 26 du cahier indiqué, je trouvai tout simplement un petit sonnet depuis longtemps oublié. Mais ceci est toute une histoire.

Dans mes années de collège, j'étais porté à la rêverie. Lamartine et ses *Méditations* faisaient mes délices. Or, un soir de vacances, un beau soir d'été, à l'heure où l'astre du jour, voilé de draperies et de pourpre, va disparaître derrière les montagnes, je me promenais sous les érables et les bouleaux qui entourent la maison de mon père. Un livre sous le bras, l'œil perdu dans le vide, je contemplais la beauté toujours nouvelle d'un coucher de soleil de juillet. Depuis quelque temps, j'étais absorbé par cette contemplation, lorsque je sentis une petite main se poser sur mon épaule. Je me retourne et j'aperçois ma petite sœur accompagnée d'une jeune blonde, à la taille parfaite et aux yeux d'azur.

Mon imagination était déjà surexcitée. Du premier regard, je la trouvai idéalement belle. Une minute après, j'étais fou d'amour. Les vacances se passèrent. Je revis plusieurs fois ma *Dulcinée*. Elle était du même caractère que moi ; comme moi, elle était rêveuse ; plus que moi, elle était peintre et poète. Ensemble, nous traçâmes maints croquis, nous scandâmes plus d'un vers. Cependant, septembre arriva ; il fallut nous séparer. Nous nous fîmes des promesses, elle me jura fidélité . . . La suite s'explique. J'arrivai au séminaire encore plus rêveur que l'année précédente. J'étais en classe de Belles-Lettres. Je les cultivai avec ardeur. Ma plume traça plus de mille vers. Je traitai tous les sujets. Inutile de dire que ma blonde aux yeux d'azur était au fond de tous. Cependant, mon astre, en naissant, ne m'a pas fait poète, et malgré toute ma bonne volonté, je ne pus jamais parvenir à faire une pièce de poésie. Je faisais des vers corrects et voilà tout. Un jour cependant l'inspiration avait daigné descendre en moi et j'en avais profité pour me rendre coupable d'un joli sonnet que j'avais couché à la page vingt-sixième de mon cahier. Inutile de dire que le sonnet en question n'était pas parfait. Aussi m'étais-je dit : mettons-le toujours ici, nous le corrigerons plus tard. Quelques jours après j'y revins, mais l'inspiration avait fui, il était trop tard. Je le laissai donc pour mort, et depuis longtemps je n'y pensais plus lorsque hier il se réveilla. Mais cette fois, c'est bien son dernier cri. L'inspiration n'est pas revenue. La belle a fui depuis longtemps. Il est décidément trop tard.

X. VINCY.